



CHAPITRE XLIII.

Le piège.

Après la sortie de madame de Saint-Dizier et du marquis, Adrienne était restée dans le cabinet de sa tante avec M. Baleinier et le baron Tripeaud. En entendant annoncer l'arrivée du commissaire, mademoiselle de Cardoville avait ressenti une vive inquiétude, car sans doute, ainsi que l'avait craint Agricol, le magistrat venait demander l'autorisation de faire des recherches dans l'intérieur de l'hôtel et du pavillon, afin de retrouver le forgeron, que l'on y croyait caché. Quoiqu'elle regardât comme très-secrète la retraite d'Agricol, Adrienne n'était pas complètement rassurée; aussi, dans la prévision d'une éventualité fâcheuse, elle trouvait une occasion très-opportune de recommander instamment son protégé au docteur, ami fort intime, nous l'avons dit, de l'un des ministres les plus influents de l'époque.

La jeune fille s'approcha donc du médecin, qui causait à voix basse avec le baron, et de sa voix la plus douce, la plus câline : « Mon bon M. Baleinier... je désirerais vous dire deux mots... » Et du regard, la jeune fille lui montra la profonde embrasure d'une croisée. « — A vos ordres... mademoiselle..., » répondit le médecin en se levant pour suivre Adrienne auprès de la fenêtre. M. Tripeaud, qui, ne se sentant plus soutenu par la présence de l'abbé, craignait la jeune fille comme le feu, fut très-satisfait de cette

diversion ; pour se donner une contenance, il alla se remettre en contemplation devant un tableau de sainteté qu'il semblait ne pas se lasser d'admirer...

Lorsque mademoiselle de Cardoville fut assez éloignée du baron pour n'être pas entendue de lui, elle dit au médecin qui, toujours souriant, toujours bienveillant, attendait qu'elle s'expliquât : « Mon bon docteur, vous êtes mon ami, vous avez été celui de mon père... Tout à l'heure, malgré la difficulté de votre position, vous vous êtes courageusement montré mon seul partisan... — Mais pas du tout, mademoiselle, n'allez pas dire de pareilles choses, » dit le docteur en affectant un courroux plaisant : « peste ! vous me feriez de belles affaires... Voulez-vous bien vous taire... *Vade retro, Satanas!* ce qui veut dire : Laissez-moi tranquille, charmant petit démon que vous êtes ! — Rassurez-vous, » dit Adrienne en souriant, « je ne vous compromettrai pas ; mais permettez-moi seulement de vous rappeler que bien souvent vous m'avez fait des offres de services... vous m'avez parlé de votre dévouement. — Mettez-moi à l'épreuve... et vous verrez si je m'en tiens à des paroles. — Eh bien ! donnez-moi une preuve sur-le-champ ? » dit vivement Adrienne. « — A la bonne heure, voilà comme j'aime à être pris au mot... Que faut-il faire pour vous ? — Vous êtes toujours fort lié avec votre ami le ministre ? — Sans doute ; je le soigne justement d'une extinction de voix ; il en a toujours la veille du jour où on doit l'interpeller ; il aime mieux ça... — Il faut que vous obteniez de votre ministre quelque chose de très-important pour moi. — Pour vous?... Et quel rapport... ? » Le valet de chambre de la princesse entra, remit une lettre à M. Baleinier, et lui dit : « — Un domestique étranger vient d'apporter à l'instant cette lettre pour M. le docteur : c'est très-pressé... » Le médecin prit la lettre, le valet de chambre sortit. « — Voici les désagréments du mérite, » lui dit en souriant Adrienne ; « on ne vous laisse pas un moment de repos, mon pauvre docteur. — Ne m'en parlez pas, mademoiselle, » dit le médecin, qui ne put cacher un mouvement de surprise en reconnaissant l'écriture de M. d'Aigrigny ; « ces diables de malades croient en vérité que nous sommes de fer et que nous accaparons toute la santé qui leur manque ;... ils sont impitoyables... Mais vous permettez, mademoiselle ? » dit M. Baleinier en interrogeant Adrienne du regard avant de décacheter la lettre. Mademoiselle de Cardoville répondit par un gracieux signe de tête.

La lettre du marquis d'Aigrigny n'était pas longue ; le médecin la lut d'un trait ; et malgré sa prudence habituelle, il haussa les épaules, et dit vivement : « Aujourd'hui... mais c'est impossible... il est fou... — Il s'agit sans doute de quelque pauvre malade qui a mis en vous tout son espoir... qui vous attend, qui vous appelle... Allons, mon cher M. Baleinier, soyez bon... ne repoussez pas sa prière... il est si doux de justifier la confiance qu'on inspire !... »

Il y avait à la fois un rapprochement et une contradiction si extraordinaires entre l'objet de cette lettre écrite à l'instant même au médecin par le plus implacable ennemi d'Adrienne, et les paroles de commisération que celle-ci venait de prononcer d'une voix touchante, que le docteur Baleinier

en fut frappé. Il regarda mademoiselle de Cardoville d'un air presque embarrassé, et répondit : « Il s'agit, en effet... de l'un de mes clients qui compte beaucoup sur moi... beaucoup trop même... car il me demande une chose impossible... Mais pourquoi vous intéresser à un inconnu? — S'il est malheureux... je le connais... Mon protégé, pour qui je vous demande l'appui de votre ministre, m'était aussi à peu près inconnu... et maintenant, je m'y intéresse on ne peut plus vivement; car, puisqu'il faut vous le dire, mon protégé est le fils de ce digne soldat qui a ramené ici, du fond de la Sibérie, les filles du maréchal Simon. — Comment... votre protégé est... — Un brave artisan... le soutien de sa famille;... mais je dois tout vous dire... voici comme les choses se sont passées... »

La confiance qu'Adrienne allait faire au docteur fut interrompue par madame de Saint-Dizier, qui, suivie de M. d'Aigrigny, ouvrit violemment la porte de son cabinet. On lisait sur la physionomie de la princesse une expression de joie infernale à peine dissimulée par un faux semblant d'indignation courroucée, M. d'Aigrigny, en entrant dans le cabinet, avait jeté rapidement un regard interrogatif et inquiet au docteur Baleinier. Celui-ci répondit par un mouvement de tête négatif. L'abbé se mordit les lèvres de rage muette; ayant mis ses dernières espérances dans le docteur, il dut considérer ses projets comme à jamais ruinés, malgré le nouveau coup que la princesse allait porter à Adrienne.

« Messieurs, » dit madame de Saint-Dizier d'une voix brève, précipitée, car elle suffoquait de satisfaction méchante, « messieurs, veuillez prendre place... j'ai de nouvelles et curieuses choses à vous apprendre au sujet de cette... demoiselle. » Et elle désigna sa nièce d'un regard de haine et de mépris impossible à rendre.

« Allons... ma pauvre enfant, qu'y a-t-il? que vous veut-on encore? » dit M. Baleinier d'un ton patelin, avant de quitter la fenêtre où il se tenait à côté d'Adrienne; « quoi qu'il arrive, comptez toujours sur moi. » Et ce disant, le médecin alla prendre place à côté de M. d'Aigrigny et de M. Tripeaud.

À l'insolente apostrophe de sa tante, mademoiselle de Cardoville avait fièrement redressé la tête. La rougeur lui monta au front; impatientée, irritée des nouvelles attaques dont on la menaçait, elle s'avança vers la table où la princesse était assise et dit d'une voix émue à M. Baleinier : « Je vous attends chez moi le plus tôt possible... mon cher docteur; vous le savez, j'ai absolument besoin de vous parler. » Et Adrienne fit un pas vers la bergère où était son chapeau.

La princesse se leva brusquement et s'écria : « Que faites-vous, mademoiselle? — Je me retire, madame... Vous m'avez signifié vos volontés, je vous ai signifié les miennes; cela suffit; quant aux affaires d'intérêt, je chargerai quelqu'un de mes réclamations. »

Mademoiselle de Cardoville prit son chapeau. Madame de Saint-Dizier, voyant sa proie lui échapper, courut précipitamment à sa nièce, et, au mépris de toute convenance, lui saisit violemment le bras d'une main convulsive en lui disant : « Restez! — Ah!... madame..., » fit Adrienne avec un accent de douloureux dédain; « où sommes-nous donc ici?... — Vous voulez

vous échapper... vous avez peur? » lui dit madame de Saint-Dizier en la toisant d'un air de dédain.

Avec ces mots : *Vous avez peur...* on aurait fait marcher Adrienne de Cardoville dans la fournaise. Dégageant son bras de l'étreinte de sa tante par un geste rempli de noblesse et de fierté, elle jeta sur le fauteuil le chapeau qu'elle tenait à la main, et, revenant auprès de la table, elle dit impérieusement à la princesse : « Il y a quelque chose de plus fort que le profond dégoût que tout ceci m'inspire... c'est la crainte d'être accusée de lâcheté. Parlez, madame... je vous écoute. » Et la tête haute, le teint légèrement coloré, le regard à demi voilé par une larme d'indignation, les bras croisés sur son sein, qui, malgré elle, palpait d'une vive émotion, frappant convulsivement le tapis du bout de son joli pied, Adrienne attacha sur sa tante un coup d'œil assuré. La princesse voulut alors distiller goutte à goutte le venin dont elle était gonflée, et faire souffrir sa victime le plus longtemps possible, certaine qu'elle ne lui échapperait pas.

« Messieurs, » dit madame de Saint-Dizier d'une voix contenue, « voici ce qui vient de se passer... On m'a avertie que le commissaire de police désirait me parler ; je me suis rendue auprès de ce magistrat ; il s'est excusé d'un air peiné du devoir qu'il avait à remplir. Un homme, sous le coup d'un mandat d'amener, avait été vu entrant dans le pavillon du jardin... » Adrienne tressaillit ; plus de doute, il s'agissait d'Agricol. Mais elle redevint impassible, en songeant à la sûreté de la cachette où elle l'avait fait conduire. « Le magistrat, » continua la princesse, « me demanda de procéder à la recherche de cet homme, soit dans l'hôtel, soit dans le pavillon. C'était son droit. Je le priai de commencer par le pavillon et je l'accompagnai... Malgré la conduite inqualifiable de mademoiselle, il ne me vint pas un moment à la pensée, je l'avoue, de croire qu'elle fût mêlée en quelque chose à cette déplorable affaire de police... Je me trompais. — Que voulez-vous dire, madame? » s'écria Adrienne. « — Vous allez le savoir, mademoiselle, » dit la princesse d'un air triomphant. « Chacun son tour... Vous vous êtes, tout à l'heure, un peu trop hâtée de vous montrer si railleuse et si altière... J'accompagne donc le commissaire dans ses recherches... Nous arrivons au pavillon... Je vous laisse à penser l'étonnement, la stupeur de ce magistrat à la vue de ces trois créatures costumées comme des filles de théâtre... Le fait a été d'ailleurs, à ma demande, consigné dans le procès-verbal ; car on ne saurait trop certifier aux yeux de tous... de pareilles extravagances. — Madame la princesse a fort sagement agi, » dit le Tripeaud en s'inclinant. « Il était bon d'édifier aussi la justice à ce sujet. » Adrienne, trop vivement préoccupée du sort de l'artisan pour songer à répondre vertement à Tripeaud ou à madame de Saint-Dizier, écoutait en silence, cachant son inquiétude. « — Le magistrat, » reprit madame de Saint-Dizier, « a commencé par interroger sévèrement ces jeunes filles, et leur a demandé si aucun homme ne s'était, à leur connaissance, introduit dans le pavillon occupé par mademoiselle ;... elles ont répondu avec une incroyable audace qu'elles n'avaient vu personne entrer... — Les braves et honnêtes filles! » pensa mademoiselle de Cardoville avec joie ; « ce pauvre ouvrier est sauvé ;... la protection du docteur Baleinier fera le reste... — Heureusement, » reprit

la princesse, « une de mes femmes, madame Grivois, m'avait accompagnée ; cette excellente personne, se rappelant avoir vu mademoiselle rentrer chez elle, ce matin, à huit heures, dit naïvement au magistrat qu'il se pourrait fort bien que l'homme que l'on cherchait se fût introduit par la petite porte du jardin, laissée involontairement ouverte... par mademoiselle... en revenant. — Il eût été bon, madame la princesse, » dit Tripeaud, « de faire aussi consigner au procès-verbal que mademoiselle était rentrée chez elle à huit heures du matin... — Je n'en vois pas la nécessité, » dit le docteur, fidèle à son rôle, « ceci était complètement en dehors des recherches auxquelles se livrait le commissaire. — Mais, docteur..., » dit Tripeaud. « — Mais, M. le baron, » reprit M. Baleinier d'un ton ferme, « c'est mon opinion. — Et ce n'est pas la mienne, docteur, » dit la princesse ; « ainsi que M. Tripeaud, j'ai pensé qu'il était important que la chose fût établie au procès-verbal, et j'ai vu, au regard confus et douloureux du magistrat, combien il lui était pénible d'avoir à enregistrer la scandaleuse conduite d'une jeune personne placée dans une si haute position sociale... — Sans doute, madame, » dit Adrienne impatientée, « je crois votre pudeur à peu près égale à celle de ce candide commissaire de police ; mais il me semble que votre commune innocence s'alarmait un peu trop promptement ; vous et lui auriez pu réfléchir qu'il n'y avait rien d'extraordinaire à ce qu'étant sortie, je suppose, à six heures du matin, je fusse rentrée à huit. — L'excuse, quoique tardive... est du moins adroite, » dit la princesse avec dépit. « — Je ne m'excuse pas, madame, » répondit fièrement Adrienne ; « mais comme M. Baleinier a bien voulu dire un mot en ma faveur, par amitié pour moi, je donne l'interprétation possible d'un fait qu'il ne me convient pas d'expliquer devant vous... — Alors le fait demeure acquis au procès-verbal... jusqu'à ce que mademoiselle en donne l'explication, » dit le Tripeaud.

L'abbé d'Aigrigny, le front appuyé sur sa main, restait pour ainsi dire étranger à cette scène, effrayé qu'il était des suites qu'allait avoir l'entrevue de mademoiselle de Cardoville avec les filles du maréchal Simon, car il ne fallait pas songer à empêcher matériellement Adrienne de sortir ce soir-là.

Madame de Saint-Dizier reprit : « Le fait qui avait si cruellement scandalisé le commissaire n'est rien encore... auprès de ce qui me reste à vous apprendre, messieurs... Nous avons donc parcouru le pavillon dans tous les sens sans trouver personne... nous allions quitter la chambre à coucher de mademoiselle, car nous avons visité cette pièce en dernier lieu, lorsque madame Grivois me fit remarquer que l'une des moulures dorées d'une fausse porte ne rejoignait pas hermétiquement ;... nous attirons l'attention du magistrat sur cette singularité ; ses agents examinent... cherchent ;... un panneau glisse sur lui-même... et alors... savez-vous ce que l'on découvre?... non... non, cela est tellement odieux, tellement révoltant... que je n'oserai jamais... — Eh bien ! j'oserai, moi, madame, » dit résolument Adrienne, qui vit avec un profond chagrin la retraite d'Agricol découverte ; « j'épargnerai, madame, à votre candeur le récit de ce nouveau scandale... et ce que je vais dire n'est d'ailleurs nullement pour me justifier. — La chose en vaudrait pourtant la peine... mademoiselle, » dit madame de Saint-Dizier avec un

sourire méprisant, « un homme caché par vous dans votre chambre à coucher! — Un homme caché dans sa chambre à coucher!... » s'écria le marquis d'Aigrigny en redressant la tête avec une indignation qui cachait à peine une joie cruelle. « — Un homme dans la chambre à coucher de mademoiselle! » ajouta le baron Tripeaud. « Et cela a été, je l'espère, aussi consigné au procès-verbal? — Oui, oui, monsieur, » dit la princesse d'un air triomphant. « — Mais cet homme, » dit le docteur d'un air hypocrite, « était sans doute un voleur? Cela s'explique ainsi de soi-même, tout autre soupçon... n'est pas vraisemblable...—Votre indulgence pour mademoiselle vous égare, M. Baleinier, » dit sèchement la princesse. « — On connaît cette espèce de voleurs-là, » dit Tripeaud, « ce sont ordinairement de beaux jeunes gens très-riches...—Vous vous trompez, monsieur, » reprit madame de Saint-Dizier, « mademoiselle n'élève pas ses vues si haut... elle prouve qu'une erreur peut être non-seulement criminelle, mais encore ignoble... Aussi, je ne m'étonne plus des sympathies que mademoiselle affichait tout à l'heure pour le populaire... C'est d'autant plus touchant et plus attendrissant, que cet homme, caché par mademoiselle chez elle, portait une blouse. — Une blouse!... » s'écria le baron avec l'air du plus profond dégoût, « mais alors... c'était donc un homme du peuple? C'est à faire dresser les cheveux sur la tête... — Cet homme est un ouvrier forgeron; il l'a avoué, » dit la princesse; « mais il faut être juste, c'est un assez beau garçon, et sans doute mademoiselle, dans la singulière religion qu'elle professe pour le beau... — Assez, madame... assez, » dit tout à coup Adrienne qui, dédaignant de répondre, avait jusqu'alors écouté sa tante avec une indignation croissante et douloureuse; « j'ai été tout à l'heure sur le point de me justifier à propos d'une de vos odieuses insinuations... je ne m'exposerai pas une seconde fois à une pareille faiblesse... Un mot seulement, madame... cet honnête et loyal artisan est arrêté sans doute? — Certes, il a été arrêté et conduit en prison sous bonne escorte... cela vous fend le cœur, n'est-ce pas, mademoiselle?... » dit la princesse d'un air triomphant; « il faut, en effet, que votre tendre pitié pour cet intéressant forgeron soit bien grande, car vous perdez votre assurance ironique. — Oui, madame, car j'ai mieux à faire que de railler ce qui est odieux et ridicule, » dit Adrienne, dont les yeux se voilaient de larmes en songeant aux inquiétudes cruelles de la famille d'Agricol prisonnier.

Et, prenant son chapeau, elle le mit sur sa tête, en noua les rubans, et s'adressant au docteur : « M. Baleinier, je vous ai tout à l'heure demandé votre protection auprès du ministre...—Oui, mademoiselle... et je me ferai un plaisir d'être votre intermédiaire auprès de lui. — Votre voiture est en bas? — Oui, mademoiselle..., » dit le docteur singulièrement surpris. «—Vous allez être assez bon pour me conduire à l'instant chez le ministre... Présentée par vous, il ne me refusera pas la grâce ou plutôt la justice que j'ai à solliciter de lui. — Comment, mademoiselle..., » dit la princesse, « vous osez prendre une telle détermination sans mes ordres, après ce qui vient de se passer?... mais c'est inouï.—Cela fait pitié, » ajouta M. Tripeaud, « mais il faut s'attendre à tout. »

Au moment où Adrienne avait demandé au docteur si sa voiture était en

bas, l'abbé d'Aigrigny avait tressailli. Un éclair de satisfaction radieuse, inespérée, avait brillé dans son regard, et c'est à peine s'il put contenir sa violente émotion lorsque, adressant un coup d'œil aussi rapide que significatif au médecin, celui-ci lui répondit en baissant par deux fois les paupières en signe d'intelligence et de consentement. Aussi, lorsque la princesse reprit, d'un ton courroucé, en s'adressant à Adrienne : « Mademoiselle, je vous défends de sortir ! » M. d'Aigrigny dit à madame de Saint-Dizier avec une inflexion de voix particulière : « — Il me semble, madame, que l'on peut confier mademoiselle *aux soins de M. le docteur.* » Le marquis prononça ces mots *aux soins de M. le docteur* d'une manière si significative, que la princesse, ayant regardé tour à tour le médecin et M. d'Aigrigny, comprit tout, et sa figure rayonna. Non-seulement ceci s'était passé très-rapidement, mais la nuit était déjà presque venue : aussi Adrienne, plongée dans la préoccupation pénible que lui causait le sort d'Agricol, ne put s'apercevoir de ces différents signes échangés entre la princesse, le docteur et l'abbé, signes qui d'ailleurs eussent été pour elle incompréhensibles.

Madame de Saint-Dizier, ne voulant pas cependant paraître céder trop facilement à l'observation du marquis, reprit : « Quoique M. le docteur me semble avoir été d'une grande indulgence pour mademoiselle, je ne verrais peut-être pas d'inconvénient à la lui confier... Pourtant... je ne voudrais pas laisser établir un pareil précédent, car d'aujourd'hui mademoiselle ne doit avoir d'autre volonté que la mienne. — Madame la princesse, » dit gravement le médecin, feignant d'être un peu choqué des paroles de madame de Saint-Dizier, « je ne crois pas avoir été indulgent pour mademoiselle, mais juste... je suis à ses ordres pour la conduire chez le ministre, si elle le désire ; j'ignore ce qu'elle veut solliciter, mais je la crois incapable d'abuser de la confiance que j'ai en elle, et de me faire appuyer une recommandation imméritée. »

Adrienne, émue, tendit cordialement sa main au docteur, et lui dit : « Soyez tranquille, mon digne ami... vous me saurez gré de la démarche que je vous fais faire, car vous serez de moitié dans une noble action. »

Le Tripeaud, qui n'était pas dans le secret des nouveaux desseins du docteur et de l'abbé, dit tout bas à celui-ci d'un air stupéfait : « Comment ! on la laisse partir ? — Oui, oui, » répondit brusquement M. d'Aigrigny en lui faisant signe d'écouter la princesse qui allait parler.

En effet, celle-ci s'avança vers sa nièce, et lui dit d'une voix lente et mesurée, appuyant sur chacune de ses paroles : « Un mot encore, mademoiselle... un dernier mot devant ces messieurs. Répondez : malgré les charges terribles qui pèsent sur vous, êtes-vous toujours décidée à méconnaître mes volontés formelles ? — Oui, madame. — Malgré le scandaleux éclat qui vient d'avoir lieu, vous prétendez toujours vous soustraire à mon autorité ? — Oui, madame. — Ainsi, vous refusez positivement de vous soumettre à la vie décente et sévère que je veux vous imposer ? — Je vous ai dit tantôt, madame, que je quitterais cette demeure pour vivre seule et à ma guise. — Est-ce votre dernier mot ? — C'est mon dernier mot. — Réfléchissez... ceci est bien grave... prenez garde ! — Je vous ai dit, madame, mon dernier mot... je ne le dis jamais deux fois... — Messieurs...

vous l'entendez, » reprit la princesse, « j'ai fait tout au monde et en vain pour arriver à une conciliation ; mademoiselle n'aura donc qu'à s'en prendre à elle-même des mesures auxquelles une aussi audacieuse révolte me force de recourir. — Soit, madame, » dit Adrienne. Puis s'adressant à M. Baleinier, elle lui dit vivement : « Venez... venez, mon cher docteur, je meurs d'impatience, partons vite... chaque minute perdue peut coûter des larmes bien amères à une honnête famille. » Et Adrienne sortit précipitamment du salon avec le médecin.

Un des gens de la princesse fit avancer la voiture de M. Baleinier ; aidée par lui, Adrienne y monta sans s'apercevoir qu'il disait quelques mots tout bas au valet de pied qui avait ouvert la portière. Lorsque le docteur fut assis à côté de mademoiselle de Cardoville, le domestique ferma la voiture. Au bout d'une seconde, il dit à haute voix au cocher : « A l'hôtel du ministre, par la petite entrée ! » Les chevaux partirent rapidement.



LE

JUIF ERRANT

PAR

EUGÈNE SÜE

ÉDITION

ILLUSTRÉE PAR M. LOUIS HUARD,

Et par MM. Eugène Verboeckhoven, Lauters, Hendrickx, Le Hon,
T' Schaggeny, Stroobant, Kreins, Van Marcke,
Van der Hecht, etc.

TOME PREMIER.



BRUXELLES.

MELINE, CANS ET COMPAGNIE.

LIBRAIRIE, IMPRIMERIE ET FONDERIE.

1846